

## DE LA MÉCHANCÉTÉ EN LITTÉRATURE <sup>1</sup>

Ceci est un plaidoyer. Et c'est pour moi que je plaide. Je m'en excuse. Mais la matière est grave, et qui me défendra si je ne le fais ? Des critiques (qui d'ailleurs me veulent du bien et me louent fort) s'accordent, après avoir lu d'affilée ces cinq années du *Bloc-notes*, pour me trouver méchant. Si je proteste que je ne le suis pas, ils me répondront : « Vous ne savez pas que vous l'êtes ! » L'avare se croit économe et prévoyant. Quel prêtre a jamais entendu un pénitent s'accuser d'hypocrisie ? Nous reconnaissons certains de nos actes coupables et les avouons, mais non cette tendance en nous qui nous oblige à les commettre et qui est notre nature même. Le plus souvent elle nous échappe.

Il se peut. Je nie pourtant qu'à lire ces notes rédigées, non certes sans application – je m'applique toujours ! – mais dans le feu d'une dispute qui, à de rares exceptions près, ne m'est pas personnelle, ce soit un méchant qui se découvre. Ce n'est presque jamais moi-même qui suis en cause. Si je devais répliquer aux injures ou aux pointes quotidiennes, j'y passerais ma vie et j'assommerais les gens. Certains de mes jeunes confrères s'irritent de ce que je ne réponds pas à leurs appels du pied. Ils redoublent leurs coups – et plus ils se fâchent et plus je me tais. C'est que les querelles de cet ordre, et qui forcément tourneraient à la malice pure, ne m'attirent pas. L'auteur de *Caroline chérie*, par exemple, peut faire le méchant et me larder en toute occasion, je souris et je passe <sup>2</sup>. Non par dédain : il a beaucoup de talent et d'esprit et plus de lecture que la plupart de ses contemporains. Sans compter l'amitié que je lui garde. Mais

---

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 19 juillet 1958, n° 639.

2. Dans sa revue : *La Parisienne*, comme dans son hebdomadaire : *Arts*, Jacques Laurent égratigne souvent Mauriac. En 1964, son pamphlet, *Mauriac sous de Gaulle* ne suscitera pas non plus de réaction de la part de sa victime.

notre querelle deviendrait vite celle de deux auteurs : le Vadius et le Trissotin qui, à tout âge, dorment en chacun de nous se réveillent en ces sortes de rencontres. Le climat politique est plus sain : on peut frapper fort, les plaies s'y enveniment moins, il me semble, qu'entre gens de lettres, avec leur vanité à vif ! Le combat politique, si féroce qu'il soit, n'aigrit pas. C'est « la bataille d'hommes », pour parler comme Rimbaud<sup>3</sup>.

Une bataille où ma « méchanceté » ne se dépense guère qu'au service de quelqu'un, ou de quelques-uns, ou d'un peuple. Et je n'ai pas attendu d'écrire le Bloc-notes pour voler au secours des gens, à droite comme à gauche. Que j'y aie eu du mérite et qu'on doive m'en admirer, c'est une autre affaire. Comme le dit le personnage d'une pièce de Harley Granville Barker (cité par Colin Wilson dans *L'Outsider*<sup>4</sup>) : « Les causes justes abondent. Elles sont servies par les vaniteux de parade, par les petites têtes qui épient l'événement qui passe. » Ici, je ne suis pas juge. Mais « les petites têtes » évitent d'habitude certains risques, qui, eux, ne sont pas petits. Ce ne saurait être en tout cas la méchanceté qui me jette en avant, mais, si mêlée qu'elle soit d'impuretés, une exigence de justice, et ces raisons du cœur qu'en politique la raison connaît fort bien. Car il est raisonnable d'être généreux à l'égard des peuples protégés, et il coûte cher de ne pas l'avoir été.

Je ne suis pas querelleur par goût de la querelle et parce que j'y brille, s'il est vrai que j'y prends du plaisir. C'est là mon péché – péché d'écrivain, où la méchanceté entre pour peu. « Ce plaisir que j'ai à poser mes banderilles », dit Émile Henriot<sup>5</sup> : croit-il

3. « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes » (« Adieu », *Une saison en enfer*).

4. Né en 1931, Colin Wilson, qui fit partie des « jeunes gens en colère », publia plusieurs essais chez Gallimard dont *The Outsider*, traduit sous le titre : *L'Homme au-dehors*. Voir B.N., II, p. 99.

5. « Visiblement il a du goût pour le travail de poseur de banderilles, à voir comme il place les siennes. Et ses traits adroits sont empoisonnés. » Ainsi parlait dans son feuilleton du *Monde* du 9 juillet, consacré au premier tome du *Bloc-notes*, Émile Henriot (1889-1961), romancier et mémorialiste, qui avait commencé au journal *Le Temps* sa carrière de critique littéraire. Et il concluait : « En réalité Mauriac est un chrétien dépourvu de charité. »

que ce soit d'abord pour l'amusement que je les pose ? Il m'est accordé de surcroît. Si j'y cède trop, bien souvent j'efface et renonce à des traits dont j'étais enchanté. Des pages ont été arrachées au *Bloc-notes* : la malice m'en paraissait gratuite et donc sans excuse. Certaines sont restées, il est vrai, que j'aurais dû peut-être enlever, comme ma réponse au père Guissard, de *La Croix*<sup>6</sup>. Il m'avait traité de sophiste et cela m'avait amusé de répliquer sur le ton des *Provinciales* ; il ne nous est pas donné souvent, dans une controverse, de pouvoir écrire d'un trait de feu, comme le Pascal des *Petites Lettres* : « *Mon Père* » ou « *Mes Pères* » ! Nous autres, écrivains d'académie, parangons de l'arrière-garde, nous sommes toujours un peu pasticheurs – même beaucoup. Nos orgues secrètes comportent un jeu « Chateaubriand », un jeu « Saint-Simon » et beaucoup d'autres. J'avais tiré le jeu « Pascal » en l'honneur du père Guissard. Et le morceau m'a plu et je n'y ai pu renoncer, bien qu'il fût injuste.

Il ne dépend pas de nous que la politique ne s'incarne dans des hommes. Le difficile pour un chrétien est d'épargner l'homme et d'atteindre la politique. Je m'y efforce, quoi qu'on puisse penser, et je n'ai jamais attaqué un adversaire dans sa vie privée, cela va de soi, mais même dans sa personne, dans ce qui n'est pas son personnage officiel et public.

J'ai bien rarement cédé – si je l'ai jamais fait – à la facilité de m'en prendre au physique des gens<sup>7</sup>, à la manière de Léon Daudet. Hors du pouvoir, je n'ai jamais poursuivi personne. Aucun ancien président du Conseil ne m'a retrouvé sur sa route, du moins en ennemi.

Pas plus que la vraie bonté ne se manifeste par la courtoisie de ceux qui se tiennent le plus loin possible de tout ce qui pourrait leur faire des ennemis, nuire à leur carrière et à leur situation dans le monde, la vraie méchanceté ne se traduit par le goût de la bagarre au service des autres : « Je hais cruellement la cruauté. » Je prends à mon compte ce mot de Montaigne<sup>8</sup>.

6. Voir B.N., I, p. 309.

7. Au titre des brillantes exceptions à venir, voir ses variations sur la petitesse de Georges Bidault, in B.N., III, p. 200.

8. *Essais*, II, 11.

Je la hais cruellement et je la combats cruellement. Mais de cette cruauté-là, je ne rougis pas. Je ne me glorifie pas non plus. Il n'y a pas de mérite à suivre sa pente.

Dans ce temps de relâche où une bataille politique vient de finir, où chaque parti compte ses blessés et ses morts – s'il m'arrive de ronger mon frein déjà, ce n'est pas la malice qui me travaille, mais une tout autre passion. « *Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice*<sup>9</sup>. » Cette souffrance-là, cette haine-là, les méchants ne l'ont jamais connue.